

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

JULIA

Érick Zonca

Né le 10 septembre 1956 à Orléans. Issu d'une famille d'origine italienne, Érick Zonca a 17 ans lorsqu'il monte à Paris. Il espère devenir scénariste, mais ses projets n'aboutissent pas. Désireux de mieux comprendre le travail avec les comédiens, il s'inscrit au cours de Blanche Salant, influencé par la Méthode de Strasberg. Envisageant de devenir lui-même acteur aux États-Unis, il part ensuite à New York, où il passera trois années : petits boulots (plongeur, serveur), mariage avec une danseuse de la compagnie Cunningham... et découverte du cinéma européen.

De retour à Paris, il enchaîne stages et emplois d'assistant à la télévision. En 1992, Erick Zonca réalise son premier court métrage, *Rives*, bientôt suivi de *Éternelles* (Grand Prix à Clermont-Ferrand) et *Seule* (nommé au César). S'étant forgé une belle réputation grâce à ces trois courts, Zonca s'attelle à la réalisation de son premier long métrage, *La Vie rêvée des anges*, dans lequel il conte, de façon réaliste, mais avec humanité, la rencontre de deux jeunes paumées dans le Nord de la France. Sur la Croisette, où il a les honneurs de la compétition en 1998, ce film que personne n'attendait fait un tabac, et ses deux actrices, Elodie Bouchez et Natacha Régnier, se partagent le Prix d'interprétation féminine. Succès critique et public, ce coup d'essai remporte 3 César dont celui du Meilleur film. Loin des terres lilloises, c'est à Marseille que Zonca part tourner *Le Petit Voleur*, portrait d'un jeune apprenti (Nicolas Duvauchelle, alors inconnu) qui flirte avec la délinquance. Réalisé pour la série d'Arte Gauche/Droite, le film bénéficie d'une sortie en salles en 2000. Puis le cinéaste ne donne plus de nouvelles

2007 (sortie France : 12 mars 2008) - États-Unis/France - couleur - 2h20 - VO

film d'**Érick Zonca**

scénario : **Érick Zonca** et **Aude Py** - image : **Yorick Le Saux** - montage : **Philippe Kotlarski** - premier assistant réalisateur : **Alvaro Curiel** - décors : **François-Renaud Labarthe** - costumes : **April Napier** - son : **Pierre Mertens** et **Thomas Gauder** - directeur artistique : **Carlos Y. Jaques**

- production : **Les Productions** - producteurs : **François Marquis** et **Bertrand Faivre** - distributeur : **StudioCanal**.

avec : **Tilda Swinton** (Julia), **Saul Rubinek** (Mitch), **Kate Del Castillo** (Elena), **Aidan Gould** (Tom), **Jude Ciccollella** (Nick), **Bruno Bichir** (Diego), **Horacio Garcia Rojas** (Santos), **Gaston Peterson** (Miguel), **Mauricio Moreno** (José), **Kevin Kilner** (Johnny), **John Bellucci** (Phillip), **Ezra Buzzington** (George), **Roger Cudney** (Frank), **Eugene Byrd** (Léon), **Sandro Kopp** (Marcus).

INTERVIEW D'ÉRICK ZONCA

Comment est né *Julia* ?

Érick Zonca - Mon désir est né d'une image d'Helmut Newton, une femme rousse et flamboyante au volant d'une BMW à L.A. J'ai tout de suite eu envie de confronter cette image glamour avec quelque chose de plus violent : la déchéance causée par l'alcool, l'enfermement, les mensonges, la perte de soi et le rapport vicié à autrui, une déshumanisation de l'être.

Qui est exactement Julia ?

Une femme qui croit qu'elle peut encore faire illusion et qui en même temps sent qu'elle est en train de s'effondrer. Elle va prendre une décision folle et violente au mépris de toute considération humaine, persuadée que son salut est dans l'argent. Elle se retrouve alors dans une course effrénée, où les événements vont la forcer à retrouver sa part d'humanité. Et c'est cela qui m'intéressait : non pas un personnage conscient de ses actes, mais un personnage que l'action pousse à changer.

Comment vous est venue l'idée de Tilda Swinton pour Julia ?

Dès l'image d'Helmut Newton, ma co-scénariste, Aude Py, et moi-même avons pensé à Tilda, à son étrangeté, à sa beauté, à son grand corps qui pouvait chanceler sous l'effet de l'alcool. Notre première rencontre a été foudroyante : son énergie, sa vitalité, sa façon très physique de s'exprimer ont confirmé mon intuition. J'avais envie d'un personnage très vivant, très grande gueule, et c'était elle, alors même que Tilda est à l'opposé de Julia, elle ne boit jamais. D'ailleurs, le veille du tournage, très consciencieuse, elle a voulu boire, mais après deux verres, elle s'est endormie !

Comment a-t-elle influencé l'écriture du personnage ?

Elle ne l'a pas influencée, elle s'est complètement plongée dans ce qu'on lui proposait. Tilda place toute sa confiance dans le réalisateur, elle m'a dit : «je suis une marionnette et tu tires les ficelles». En réalité, c'est plus complexe, le personnage est apparu dans l'échange : je donnais une direction, et Tilda faisait preuve d'une très grande inventivité. Avec le nombre de prises que je prends... son énergie est inépuisable !

Est-ce que c'était facile pour vous de combiner des éléments du thriller avec une étude de personnages ?

J'avais envie de partir d'un personnage, du chaos de son quotidien, quand on pense à un alcoolique, pour l'enserrer petit à petit dans une intrigue de thriller. Plutôt qu'une difficulté c'était un enjeu, emmener le spectateur là où il ne s'y attend pas.

Pourquoi avez-vous choisi de tourner le film au Mexique et aux États-Unis ?

J'avais envie de grandes étendues, de lumière, de couleurs. D'où Los Angeles plutôt que New York. Je ne voulais pas emprisonner une histoire violente et sombre dans la verticalité. Quant au Mexique, alors qu'il semble être une issue, la violence va s'y décupler, du fait même que Julia est américaine. Tijuana est une ville totalement tournée vers les États-Unis et son argent. Le rêve américain y est inaccessible pour la plus grande partie de la population mexicaine qui y réside.

Quelles ont été vos différentes inspirations pour l'aspect visuel du film ?

J'ai déjà parlé de l'image d'Helmut Newton, il y a bien évidemment Cassavetes mais également Nan Goldin qui en est pour moi une prolongation : ils montrent chacun à leur manière une réalité crue, des drames violents, avec un sens de la mise en scène, de la lumière, des couleurs qui forcent le spectateur à se retrouver devant quelque chose qui a à voir avec la vie plutôt qu'avec le spectacle. Tout en étant dans une logique de thriller, j'ai eu envie d'enrichir l'intrigue de ces qualités-là.

pendant plusieurs années, absorbé par la longue préparation (écriture du scénario, recherche de financements) de *Julia*, un long métrage tourné en anglais, entre Los Angeles et le Mexique. Tilda Swinton est l'héroïne flamboyante de ce film présenté en compétition à Berlin en 2008, une femme alcoolique et borderline qui kidnappe un enfant.

Julia s'avère un portrait de femme saisissant, doublé d'un séjour fascinant à la croisée des genres. Portrait psychologique, road movie, film noir, suspense social, le cinéaste brasse les motifs narratifs au service d'une grande ligne, la course d'une femme. Toujours aussi acéré dans la construction de personnages, et vibrant dans leur humanité âpre, Zonca capte une Amérique déglinguée en cinémascope, sous l'œil percutant du directeur de la photo Yorick Le Saux, fidèle de François Ozon. Au cœur de l'image, aimant rare et détonnant, il y a Tilda Swinton. Cette actrice anglaise, qui brille de sa singularité depuis plus de vingt ans, trouve encore le moyen d'estomaquer. N'ayant peur de rien, d'aucune situation, d'aucun angle de caméra, elle se livre avec un abandon et une force immenses, dans le rôle d'une femme sans amarres, et trouve en Zonca un accompagnateur hors pair. Le film lui colle à la peau et leur tandem créatif envoûte, dérouté, surprend, électrise et bouleverse. Quelque part au-delà du glamour du cinéma et de la mythologie de l'espace américain, *Julia* reprend le flambeau de *Gloria* de John Cassavetes et de *Sue perdue dans Manhattan* d'Amos Kollek, et renverse le spectateur, terrassé par l'énergie du voyage.

Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma

Comment c'était de travailler avec des acteurs mexicains et américains ?

Ça a été une expérience fabuleuse. Ce que j'ai remarqué c'est que les acteurs américains arrivaient sur le plateau réellement nourris de tout ce qu'ils avaient imaginé pour incarner leur personnage, des détails, des expériences, des émotions dont ils voulaient parler avec moi pour préciser, ajuster au plus fin leur interprétation. Un travail d'enrichissement perpétuel. Saul Rubinek, par exemple, pouvait parler des heures de Mitch, de sa relation aux autres personnages tout en étant extrêmement à l'écoute de tout ce que je pouvais lui proposer, même si parfois c'était difficile de l'arrêter. Les mexicains étaient moins expansifs par rapport aux déterminations et aux motivations de leur personnage, peut-être un peu plus secrets, mais avec une telle joie, un tel enthousiasme d'être là, une très grande envie de donner. On sentait qu'ils cherchaient quelque chose de très sincère. C'est cette sincérité qui m'a tout de suite plu chez Kate Del Castillo.

Y a-t-il une morale à cette histoire ?

Absolument pas, on ne porte pas de jugement sur Julia et on ne cherche pas à justifier ce qu'elle fait. Elle est simplement prise par le tourbillon de ses actes, victime de sa confusion. Il n'y a pas de rédemption à la fin du film, elle n'est pas sauvée. On n'a aucune idée de ce que la vie va lui réserver. On sait simplement qu'elle s'est enfin souvenue que les autres existaient.

Dossier de presse

Neuf ans qu'Érick Zonca n'avait pas donné de vraies nouvelles. Depuis son entrée en fanfare avec *La Vie rêvée des anges* et *Le Petit Voleur*, qui a révélé Nicolas Duvauchelle, rien. Le voilà de retour avec un film coup de poing. Un portrait de femme ciselé au scalpel qu'il a cette fois tourné en anglais et situé aux États-Unis, en Californie très précisément et nulle part ailleurs. Julia, chômeuse, a la quarantaine, beaucoup d'amants d'un soir et un sérieux problème avec la boisson. En équilibre instable dans l'existence comme sur ses longues jambes blanches et ses talons hauts, elle va basculer du mauvais côté - elle kidnappe un enfant - avant de retrouver un sens à sa vie quand elle doit s'occuper de lui. Évidemment, tout ira de mal en pis. Sauf elle. Malgré l'absence, Zonca n'a rien perdu de la fluidité de sa caméra. C'est donc avec une aisance surprenante qu'il nous embarque dès le premier plan, dans l'existence bancalée de Julia. Le début du film, la manière dont il dessine son personnage sont sidérants. On souffre avec cette femme, on lui pardonnerait presque ses excès éthyliques et ses écarts de comportement. Il faut dire que cette Julia est interprétée avec brio par la flamboyante Tilda Swinton, qui trouve enfin ici un rôle à la mesure de son talent. De presque tous les plans, elle se montre tour à tour minable mais n'ayant rien perdu de sa superbe, ruinée mais la tête haute, maléfique et calculatrice mais humaine. Heureusement car cette histoire souffre de quelques longueurs. On accuserait presque Zonca d'errements (dans le désert, au Mexique), et pourtant, reconnaissons que jusqu'ici, aucun réalisateur français contemporain n'avait su justifier à ce point son envie de filmer les États-Unis. Zonca tire brillamment parti des aspects les moins connus des paysages variés de la région de San Diego, s'offrant le luxe de traîner dans le désert étouffant, dénonçant au passage le mur fragile qui se dresse entre le Mexique et le sud de la Californie. Son regard percutant nous manquait. Espérons qu'il n'attende pas dix ans avant de nous montrer à nouveau de quoi il est capable.

Véronique Le Bris - Première

Dans *La Vie rêvée des anges*, déjà, Erick Zonca était au plus près de ses personnages - les deux filles interprétées par Natacha Régnier et Elodie Bouchez. Il les collait, ne les lâchait jamais, effaçait autant qu'il le pouvait leur psychologie au profit des sensations qu'elles éprouvaient et des actes qu'elles commettaient. L'une entreprenait un périple affectif, l'autre spirituel, et la caméra les observait alternativement s'enfoncer ou s'élever, telle une loupe grossissante.

Ce sentiment de dissection, on l'éprouve en contemplant cette « autre femme », cette sœur américaine des « anges ». Interprétée par Tilda Swinton (tout juste sacrée Oscar du meilleur second rôle dans *Michael Clayton*), Julia démarre au plus bas : quadragénaire totalement alcoolique, démolie autant par elle-même que par la vie - mais ça, elle ne peut ni ne veut le reconnaître. Un pas de plus dans la déchéance : elle kidnappe le gamin d'une femme aussi paumée qu'elle, à qui elle avait promis son aide. Le petit-fils d'un milliardaire mourant...

Ne cherchez pas, comme dans *Gloria*, de Cassavetes (deux prénoms féminins, deux sujets voisins, mais deux parcours opposés), le moindre sentiment entre la femme et l'enfant. Pas un instant, contrairement à Gena Rowlands, Tilda Swinton ne traite le gamin en fils ou en égal. Il n'est, dans cette histoire, qu'un levier. Un marchepied. La clef qui permet à Julia d'ouvrir une serrure qu'elle ne voyait pas et qui, de toute façon, lui importait peu à ce stade de sa vie. Mais là, soudain, dans cette consigne de gare où elle est allée récupérer la rançon de son kidnapping - le salaire du péché, en quelque sorte -, le visage de Tilda Swinton s'épure. Tout comme la mise en scène de Zonca. Jusque-là, sa volonté de faire grimacer son interprète et de recourir obstinément à la caméra à l'épaule finissait par exaspérer : pourquoi faut-il, aujourd'hui, que les cinéastes, y compris les plus doués, se croient obligés de faire trembler ou tressauter leurs plans, afin d'exprimer le désordre ou la déraison ? Mais dans cette scène d'attente et de danger, le talent de Zonca réapparaît, cette façon qu'il a d'utiliser le moindre détail, chaque visage de figurant, pour créer l'inquiétude. Et suggérer l'imprévu...

Plus la mise en scène se fixe, d'ailleurs, et plus Julia agit. Comme les filles de *La Vie rêvée des anges*, elle entame un périple. Sans trop savoir pourquoi, de déraisonnable, Julia devient irraisonnée. Elle cahotait, zigzaguait, s'effondrait, le voilà qui file droit, désormais, moins pour le fric que pour renaitre à ses yeux et aux nôtres. D'où l'extrême beauté de la toute dernière séquence - l'épreuve du feu -, toute de bruit et de mouvement. Ce sont les salauds, alors, qui semblent les vainqueurs. Mais, cachée dans leurs dollars, ces petits imbéciles emportent, surtout, une défroque. Un épouvantail. La Julia d'avant.

Pierre Murat - Télérama